



Deus Ex Machina

par

Nancy

1. Le quatorze octobre deux mille sept
2. Le neuf décembre deux mille sept
3. Le trois février deux mille huit
4. Le onze février deux mille huit
5. Le douze mars deux mille huit
6. Le trente et un mars deux mille huit.
7. Le onze avril deux mille huit
8. Le neuf mai deux mille huit
9. Le quinze mai deux mille huit
10. Le seize juin deux mille huit
11. Le vingt et un juin deux mille huit
12. Le vingt-huit juin deux mille huit
13. Le trente juin deux mille huit
14. Le huit juillet deux mille huit



Le quatorze octobre deux mille sept

Ça non, je ne me sens pas bien. La vie est nulle, tout les bonheurs vous échappent, et pourtant vous les sentez au bout de vos doigts.

La fatigue nous empare. La rage, la haine nous entourent et nous étouffent. Comme si nous n'avions pas assez souffert de la haine durant ces derniers siècles !

Vous, tous, et sans exception, êtes les bêtes de la pire espèce.

L'humain. Il ne se rend pas compte des dégâts causés sur certaines phrases, piquantes comme des épines roses sèches. Il ne sait pas que nous sommes tous libres : après tout, si on arrive à boire de l'alcool dans la rue et de se droguer, même si on a pas l'âge légal, sans se faire chopper, pourquoi n'aurons t-on pas le droit de s'asseoir où nous le souhaiterions, même si nos vêtements ont un style qui échappe aux passants...

L'humain est tout aussi pervers quand il croit qu'il peut faire un certain nombre de connerie sans que personne ne s'inquiète.

Tu peux tomber malade, ne plus dormir, ne plus manger... Même si tu me dis que tout va bien, je ne cesserais de m'inquiéter.

Eh Oui. Moi, infime partie de l'immense populace parisienne, je suis quelqu'un de nerveux, d'inquiet. Mes amis sont si importants, ils me permettent de rester au niveau de la vie réelle. Sans eux, je serais partie, sans doute, je ne sais trop où.

Je hais les disputes, alors pourquoi est-ce que je me bagarre avec ma mère ?

Je hais la fatigue, alors pourquoi j'écris ce putain de texte au lieu de me coucher ?

' T'as vu l'heure qu'il est ? ' me hurlerais ma mère. Si elle était réveillée.

Je n'en peux plus, je vais exploser, je ne sais que faire.

Comme si on m'emprisonnait la tête avec un sec plastique, je sens le peu d'air que mes poumons goudronnés puissent respirer, je le sens partir soudainement.

Il faut que je fuie. Le plus loin possible.



Le neuf décembre deux mille sept

Ma piaule est crade, les fringues demeurent par terre, il y a un mélange de clope, de pétard et d'alcool dans l'air. La lumière vive de Tokyo traverse les rideaux suspendus au dessus des fenêtres. On est là, allongés sur mon lit trop grand pour quelqu'un qui est toute seule, on a les yeux rivés sur le plafond blanc... Beaucoup trop blanc. On a bel et bien mal tournés. C'est le silence dans la pièce, seules nos respirations peuvent se faire entendre, et encore, on est tellement défoncé qu'on a la flemme de respirer normalement.

Le réveil se met en marche tout seul, nous informant que la nuit est complètement passée. On a même pas dormi. Je soupire. Et on commence à rire. On se moque de la journaliste qui nous annonce attentat, victoire, déplacement politique; on se moque de la piaule, qui est un vrai dépotoir; de ce plafond, qui décidément ne devrait pas être si blanc; on se moque de nous, on est trop ridicule.



Le trois février deux mille huit

Comme une sale envie de chialer... Pourtant je ne suis pas censée pleurer.
Mais chaque jour, chaque seconde, je me sens seule, vide... Que se soit lui qui me manque - comme chaque fois qu'on se quitte et que je n'ai qu'une envie, c'est de prendre le métro, puis le bus, pour le serrer dans mes bras, l'embrasser, le regarder- ou que se soit elle, elle ou elle, ou peut-être même lui, puis eux.
Tant qu'à faire autant nommer tout le monde... Toutes les personnes qui me fendent le coeur par leur absence ou leur ignorance.
Yon, Théroane, Erwan, Simon, Elwyn, Erdelah, Rin, Adeline...
Vous! Arrêtez de prendre autant de place dans ma vie, au point de me faire mourir lentement de solitude quand vous n'êtes pas à mes cotés.
Toi! J'essaye de te faire sortir de ma vie, arrête de revenir, telle un boomerang.
Si vous saviez, cette douleur de dépendre totalement de vous, elle me fait vivre et elle me tue à la fois.
Je voudrais pouvoir vous aimer sans tomber dans une lente déprime chaque fois que votre absence me revient à la gueule.
Je voudrais savoir si vous teniez autant à moi que moi je peux tenir à vous; ou est-ce que je suis folle, au point d'être emprisonnée par vous, telle l'emprise d'une drogue?

Tachidomatte wa kurikaesu koe ni madowasarete ita n'da sorenanoni mimi wo fusagu yuuki mo nakute boku wa tohounikureteta yo... zutto zutto



Le onze février deux mille huit

Les gens qui ne me sont absolument pas proches me jugeront du premier regard: hop, de bas en haut et je peux te sortir ta vie entière rien qu'en te regardant - vie qui est en général le contraire du réel, mais bon. Je vous autorise à vous poser des questions quant à la raison de ce minable article. Pourquoi est-ce que je parle de ça tout d'un coup?

A vrai dire, je ne sais pas. En ce moment, c'est un gros nuage qui se trouve à la place de mon cerveau. La couleur de ce superbe ... ensemble brumeux, prend différente couleur selon mon humeur extérieure.

Car après tout, je suis une ado. Moi aussi je dois supporter mon "spleen" (cf.: Baudelaire <3). Ce n'est pas parce que je souris que tout est okay pour moi. On est dans la réalité, pas dans un merveilleux rêve à la disney.

Alors évidemment, les adultes nous rappellent régulièrement que nous n'avons AUCUNE RAISON de vivre ce mal-être. Bah oui, après tout, qu'est ce que ça fait si nos résultats sont tous plus minables les uns que les autres... Voyons, nous allons à l'école! Je vois pas assez mes meilleurs potes, les VHS c'est l'apocalypse. Mais enfin, ils ne sont pas morts, soyons heureux. Je ne vois pas plus mon petit ami, mais après tout, j'en ai un, j'ai pas à me plaindre, c'est ça? Je ne défoule pas assez. Ah, mais pendant les périodes de cours, pas trop de fêtes ni de concerts. En gros, pendant deux mois je dois mourir et tenter de le vider en deux semaines. C'est c'la ouii.

J'ai totalement dérivé. Comme d'habitude



Le douze mars deux mille huit

Regardez, admirez ces magnifiques voluptés argentées. Elles s'échappent d'un gouffre moite, sans fin. Elles tourbillonnent dans l'air. Les spirales et les ronds se succèdent sur un fond sonore beaucoup trop puissant pour l'heure. Soudain une main les balaye. Ephémères, elles meurent, enfin.

"Fumer tue." me dit-il, avec son sale regard de chien abandonné.

Tiens, tiens, tiendrait-on à moi?

"Connard. C'est écrit sur les paquets de clopes. Lache moi, s'il te plait."

Je suis impolie, je suis toxico, je suis moi.

-Texte à moitié réel-



Le trente et un mars deux mille huit.

Vide. C'est ce que je suis... Rien ne m'a paru si horrible que cet instant même. Je me hais. Je l'aime.

Mes muscles tremblent, et mes doigts tapent à l'aveuglette. Il ne m'ai jamais arrivé ceci. J'aurais juste espéré que ça ne m'arrive jamais. Mon coeur entre dans une phase de décomposition, il vient de mourir. Je veux juste l'avoir, lui, prêt de moi. J'ai la nausée, j'en peux plus, cette cage thoracique est trop petite pour le chagrin qui y habite. Plus rien ne m'importe. Je veux mourir. Disparaître de ce monde avec mes problèmes. Je crois bien que jamais je n'ai écrit de chose comme celle ci. Plus rien ne me semble douloureux, même pas ces griffures. Même la musique ne me calme pas, elle qui était si réconfortante dans mes autres moments de peine. *****, mon Dieu, tu ne dois pas savoir à quel point je t'aime pour oser me faire ça.



Le onze avril deux mille huit

Ma vie n'est qu'un long fil. Ou un fin muret, tout dépend de la vision de la personne. Des fois, je marche dessus, insouciante. Le confort de se sentir en sécurité, que rien ne peut vous atteindre, vous tuer. Certaines fois, je suis obligée de tendre mes bras afin de m'équilibrer et la sécurité s'effrite, le doute s'installe. Le plus effrayant reste. Les jours où le pied, droit ou gauche, peu importe, glisse. Le vide se fait trop proche, les ténèbres qui semblent accueillantes en apparence griffent tout ce qui est à leur portée. Mes bras en souffrent, ma poitrine et mon ventre aussi. Seul mon visage résiste à l'oppression, du moins mon masque reste solide. Toutes mes peurs remontent, elles me tirent les entrailles, le coeur... Derrière mon masque, mon visage se crispe de douleur, des larmes coulent de mes paupières rabattues, roulent sur mes joues comme des larmes de rasoir.

Une mélodie. Une mélodie que j'adore. Elle retentit dans tout cette espace, faisant reculer les ténèbres, réparant mes doigts ensanglantés à force de m'être retenue au fil. Puis des voix. D'abord la voix qui accompagne la douce musique. Puis une voix féminine, tantôt douce, tantôt sévère, mais toujours aussi agréable à mes tympans qui m'enlève le masque, sèche mes larmes et décrispe, grâce à de voluptueuses caresses, mon visage. Puis un garçon parle, et cette voix soigne mon coeur, soigne la plaie de cet organe vital. Il prononce des mots doux dans un français assez pitoyable. Cette voix, mêlée à la première, me relève. Maintenant, tout mon torse est sauvé, seules mes jambes restent dans le vide.

D'autres voix, elles aussi agréables à l'ouïe, m'aide à me relever complètement. Je me retrouve avec une clope à la main. Je suis sauvée, mais la fin du fil approche et, quand j'y arriverais, il faudra sauter.



Le neuf mai deux mille huit

Être aveugle. Pour moi, cela était tout simplement impossible. Et pourtant le suis je.

Mes yeux ne voient plus rien, Les larmes me les brûlent. Les sanglots m'étouffent. La chaleur n'arrange rien . Des spasmes convulsifs parcourent mon coeur.

Je sens mes oreilles exploser sous le son de sa voix, le volume est trop fort mais il ne fait qu'exacerber mes sentiments, mes sensations.

Laissez moi me détruire, me vendre, cela ne fait que me rendre compte de ma stupidité. Laissez Marie faire ses effets sur moi. De toute façon, il semblerait que bientôt, elle sera remplacé par la blanche. Elle, elle ne fera qu'accentuer ma douleur folle.

Rien n'est aussi long que le temps. Rien n'est aussi court que le temps. Ma plume glisse exagérément bien pour représenter ma vie semée d'embûche que je fabrique moi-même.

Mes rêves sont fous. Et je n'en ai que faire.

J'ai la nausée de moi-même. Faites que ce mal ne me tue pas, puisqu'il me fait vivre.



Le quinze mai deux mille huit

Je garde la foi. Même si je fais partie de la jeunesse désenchantée, celle qui n'est guidée que par ses rêves, ses idéaux et qui ne voit même pas que le débile conte de fée peut s'arrêter subitement.

Et quel choc. On peut dire que c'est soudain.

Profitons de la vie. Profitons de tout : de la nourriture, de la musique, du travail ; de l'adrénaline : avant et pendant un concert, d'une course poursuite dans Bastille, de l'amour, de l'amitié ; profitons du danger permanent qu'est la vie.

Je crois que je viens de perdre ma capacité d'écrire dans un de mes moments de dure folie.

Explication: quelqu'un vient de mourir, et il était dans mon lycée. Tout le monde le décrit comme quelqu'un de formidable. Trop jeune.



Le seize juin deux mille huit

La première fois que je t'ai vu, rien ne m'indiquait que je rencontrais à celle qui est maintenant ma meilleure amie. J'étais jalouse, envieuse : je te trouvais beaucoup trop jolie et pleine de style. Moi, avec mes cheveux ternes et mon look dépassé, je faisais bien pâle figure à tes côtés.

On m'avait prévenu : tu serais sans doute froide et ce ne serait pas toi qui ferait le premier pas. Je me suis donc jetée à l'eau, parce que tu m'intriguais et surtout parce que je voulais te ressembler. On est allé dans ce magasin qui deviendra notre magasin, celui où nous achèterons systématiquement nos vêtements avec une évidence même, je t'ai aidé à choisir tes vêtements. Tu ne l'as sans doute pas vu, mais j'étais extrêmement intimidée. Tu me demandais rapidement ce qui t'allais le plus et je répondais avec la même vitesse.

J'ai dut cependant bien t'aborder puisqu'en fin de journée tu m'invitais chez toi pour notre première soirée.

Je fut encore plus jalouse de toi quand j'ai vu que tu t'entendais plus vite avec Erwan. Vous parliez de choses que je ne comprenais pas spécialement, vous rigoliez et j'avais un peu mal. En plus de cette classe naturelle que je t'avais attribué, tu avais une aisance pour être amie. Sauf avec moi.

Toutefois, j'avais plus d'un tour dans mon sac et même si je ne venais pas au concert, je vous ais accompagné. On était mort, mais on s'en fichait. Et je dois avouer que ce fut une belle journée.

Au fur et à mesure, on s'est trouvé des points communs. Ca a été dur, mais on y ait arrivé. Toutefois, je voyais bien que sans une chose primordiale, je ne pourrais jamais être importante à tes yeux : la musique.

Bien sûr, j'écoutais déjà un peu de visual kei. Mais j'ai bien compris que ce n'était pas assez. Alors je me suis nourrie à ça. Jusqu'à ce que j'en vienne même à avoir des préférences pour la musique nippone que celle européenne. J'ai abandonné mon passé. Mais j'étais heureuse d'un côté. Je savais que je ne l'avais pas fait pour rien.

Puis on a traversé des moments de grandes joies. Quand c'était le bon temps. Temps qui me manque.

Puis tu es sortie avec lui. Autant te le dire maintenant, je l'ai détesté. Il anéantissait en un regard tout ce que j'avais réussi à construire pendant si longtemps. Je ne disais rien, j'étais ton amie. Je pouvais supporter ton bonheur, même si cela voulait signifier mon exclusion.

Et quelle exclusion... Nous ne faisons même pas nos concerts ensemble. Dans un sens j'ai peut-être réussi ce je m'étais imposé : être plus sociable. J'en ai rencontré des gens. Mais jamais ils ne t'ont égalé.

J'ai pris les choses en main. Je n'allait certainement pas abandonner mon combat contre un garçon. C'est peut-être cette pensée qui m'a aidé à ne plus le détester. Mais tout de même. Je ne te voyais pas assez.

Puis, IL est arrivé dans ma vie. Ce chaînon qui me manquait pour être celle que je suis maintenant.

' Faut que tu te trouve un mec ! Dino, il te plait ? '

Dans cette phrase, j'ai vu la plus belle déclaration d'amitié. Pas cette amitié qui nous lie maintenant, mais celle qui nous liait à cette époque. Bien sûr qu'il me plaisait, mais comment je pouvais le savoir ? Je n'étais même pas sûre de mon orientation. J'ai voulu grandir plus vite que prévu, juste pour te ressembler, juste pour effacer la distance qu'il y avait entre nous. En un mois, j'ai totalement changé. Mes meilleurs amis et moi-même avons déjà touché au sexe et à la drogue. Nous étions disloqués. Pour vous, je me suis plongée dans quelque chose d'indéfinissable mais d'où il est impossible de s'enfuir. Il fait si sombre là dedans. On y verse des larmes. On s'en arrache le coeur. Le sang coule parfois. La douleur ne me fais plus le même effet qu'avant. La drogue ne me produit plus le même effet qu'avant.

Mais toi tu me produit le même effet qu'avant : tu me réchauffe toujours le coeur. Quoiqu'il arrive. Jusqu'à la fin.

Avec des larmes ressemblant à de l'amour.

Margaux.

Pour ma Théroouane.



Le vingt et un juin deux mille huit

Elle apaise nos âmes. Elle les détruit. Elle nous rend dépendants, elle nous tourne et retourne dans notre tête. Certains en pleurent, tandis qu'elle en amuse d'autre. Elle nous aide à extérioriser nos sentiments : tristesse, amour, colère. Elle déchaîne de nombreuses polémiques. Quand elle nous manque, on tremble, on est en colère, on pleure, on déverse sa haine sur des choses innocentes. Elle est jouissive. Elle nous abuse, se permettant de s'infiltrer dans nos moments de faiblesse pour nous emprisonner. Seul ou à plusieurs, elle est toujours aussi aimé. Rien au monde ne saurait la remplacer. On l'emprisonne dans de nombreux objets, mais elle parvient toujours à sortir, nous rappelant qu'elle n'est, grâce à cet acte humain, plus éphémère. Nous l'aimons, nous la détestons, mais il est impossible de l'abandonner.

La musique fait de nous, à jamais, des êtres dépendants de sa volonté.



Le vingt-huit juin deux mille huit

Si on m'avait dit il y a un an, que je serais capable de pleurer plus d'une fois sur des chansons japonaises, j'aurais bien rit. Si, ce 6 septembre 2007, on m'avait dit que je me tiendrais face à celui qui sera mon Dieu, j'aurais bien rit. Et pourtant, dès le premier instants, je me suis retrouvée envoutée par SA voix, son charisme... Si, ce 25 octobre 2007, on m'avait dit que je serrais la main de celui qui me fera tourner la tête, j'aurais bien rit. Et pourtant, sa main dans la mienne, ce large sourire et cette voix qui me fait rire tant elle est inadaptée à ce visage, je dois bien avouer que c'est ce qui m'a fait tomber sous son charme en premier. Je vous aurais répondu: "Mais non, je ne serais pas assez stupide pour être fan de groupes qui ne viendront qu'une fois en France!" Et pourtant c'est le cas. Et maintenant je me détruis la santé, à pleurer sur des chansons telles que Stigmata, Binetsuka de (...), Shinwa, I hate myself and want to... ou telles que Taion, Chizuru, Defective Tragedy, DLN. Je pleure même pour des groupes que je n'aime pas à ce point. Je deviens folle. Une schizophrénie délirante et interminable m'entoure. Je ne mourrais pas. Je resterais vivante, priant le ciel de m'accorder une faveur: voir, revoir, et encore revoir ces deux groupes, jusqu'à ce je décide qu'il faut en finir. Décider de quand mourir, c'est la plus grande arme que l'homme à trouver contre Dieu.



Le trente juin deux mille huit

Il souffrira. Il me suppliera de le pardonner. Il s'agenouillera comme ces pèlerins qui supplient un dieu de les sauver. Mais, hop, par malchance, je l'ai blessé. Il hurlera parce qu'il aura mal. Mince j'ai mal visé, le cendrier était à côté. Quelle jolie trace sur ton visage. Arrêtes donc de hurler, tu en veux une autre? Voilà il suffisait de demander. Je te lacérerais, jusqu'à ce que ma haine ce soit envolée. Je te tuerais, tout doucement, tout tranquillement, pour apprécier ton âme fuyant tes yeux brunâtres. Tu m'as blessé, je te rendrais le coup mille fois. Mille fois je te briserais les os, pour te démontrer ce que cela fait quand on te brise le coeur. Ce n'était que ça! Tu me diras. Ah oui? Et bien moi je te démolirais, ce ne sera que ça.



Le huit juillet deux mille huit

Tout est si grand. Je ne vois plus la fin de mon monde, je suis perdue. Il n'y a plus aucune indication pour me retrouver. Je suis seule. Je suis petite. Les gens avancent sans me voir, tous m'abandonnent, tous me dénigrent. Alors je marche, j'erre, espérant trouver le moindre chemin. Je relève la tête: en face, il y a moi, je ne saurait dire quelle version, après tout, comment reconnaître une sadique d'une niaise quand toute les deux sont tristes. Elle me tend la main, et à présent je sais que c'est la sadique à la vue du cutter qui dépasse. Je souris faiblement, car cela veut dire que c'est moi la joyeuse dans l'histoire. Je suis Margaux et elle est Nancy, partie intégrante de mon système psychique. Elle, elle ne me laissera jamais seule. Elle, elle est la personne qui m'aide à surmonter les obstacles. Elle, elle me rend folle. Et pourtant, même si elle m'aime, elle me fera mal, mal, mal, mal.